

**Louise d'Hellencourt et  
Christine de La Salmonière:  
deux Françaises au Manitoba\***

par

Bernard Pénisson  
Poitiers (France)

**RÉSUMÉ**

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, deux jeunes Françaises ont émigré au Manitoba pour suivre leur mari. Les sources historiques concernant l'immigration s'intéressent plutôt aux hommes qu'aux femmes. Alors, comment connaît-on ces deux pionnières? Louise était l'épouse du journaliste Henri d'Hellencourt, rédacteur de *L'Écho du Manitoba* à Winnipeg. Elle l'a aidé dans sa tâche, en rédigeant des articles, en assurant l'intérim de la rédaction quand son mari s'absentait, en intervenant dans les affaires locales du parti libéral. Elle a attiré l'attention des archevêques de Saint-Boniface, du ministre de l'Intérieur et du premier ministre du Canada. Christine de La Salmonière, une jeune aristocrate, accompagna son mari Joseph comme fermière à Sainte-Rose-du-Lac, en 1894, alors que la

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au colloque «Contribution des émigrantes européennes au Canada» qui a eu lieu au Centre d'études et de recherches sur le Canada de l'Université de Nantes, les 6, 7 et 8 juillet 2000.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Lionel Dorge pour la compétence et le dévouement avec lesquels il a effectué des recherches de documents aux Archives provinciales du Manitoba et aux Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface. Je remercie très sincèrement Monsieur et Madame Geoffroy de La Salmonière pour l'obligeance avec laquelle ils ont bien voulu me communiquer des renseignements concernant le manuscrit rédigé par leur grand-mère Christine. Je remercie aussi Annette Saint-Pierre qui a eu l'amabilité de me mettre en relation avec la famille de La Salmonière. Je remercie enfin Jacques Sigot, l'historien de Montreuil-Bellay, pour ses précieuses informations sur la famille de Caqueray et le château de La Salle.

région était presque déserte. Elle a survécu grâce à l'amitié des familles métisses et franco-manitobaines, et aussi par le secours de l'écriture. Elle tint sans doute un journal intime, qui fut à l'origine de son livre, *Soupe maigre et tasse de thé*, publié en 1994, cent ans après son arrivée au Manitoba. Cet ouvrage est très riche d'informations sur la vie des pionnières et les débuts de Sainte-Rose-du-Lac. Il nous a paru bon de rendre hommage à ces deux jeunes femmes pour leur contribution au développement et à la connaissance du Manitoba.

#### ABSTRACT

At the end of the 19th century, two young French women emigrated to Manitoba, following their husbands. Historical sources about immigration generally deal with men rather than women. So, how have we come to know these two women pioneers? Louise was the wife of journalist Henri d'Hellencourt, editor of *L'Écho du Manitoba* of Winnipeg. She helped him in his work by writing articles, acting as interim editor when he was away and participating in the affairs of the local liberal party. She attracted the attention of the archbishops of Saint-Boniface, the Minister of the Interior and the Canadian Prime Minister. Christine de La Salmonière, a young aristocrat, accompanied her husband as a farmer at Sainte-Rose-du-Lac, in 1894, when the region was barely inhabited. She survived thanks to her friendships with *Métis* and Franco-Manitoban families and also because she started writing. Her book *Soupe maigre et tasse de thé*, published in 1994, one hundred years after her arrival, was likely based on a diary she kept. This work is rich in information on the lives of women pioneers and the origins of Sainte-Rose-du-Lac. It seems worthwhile to pay homage to these two young women for their contribution to the development and understanding of Manitoba.

---

Angevines de naissance, Manitobaines par nécessité familiale, Françaises toujours, Louise d'Hellencourt et Christine de La Salmonière ont laissé une trace, si minime soit-elle, dans l'histoire du Canada. Louise a vécu à Sainte-Anne-des-Chênes et à Winnipeg avant de partir pour le Québec puis de retourner en France, après un séjour de trente-sept ans au Canada. Christine a été pionnière à Sainte-Rose-du-Lac pendant deux ans et demi seulement, avant de revenir

définitivement dans la mère patrie. Cet article portera donc sur la période manitobaine de la vie de ces deux personnes, 1891-1905 pour l'une, 1894-1896 pour l'autre. Il faudra essayer de répondre à trois questions: comment connaît-on ces deux émigrantes? pourquoi sont-elles venues au Manitoba? qu'ont-elles apporté à la construction ou à la connaissance du Canada?

## LES SOURCES

### 1.0 Louise d'Hellencourt

De prime abord, Louise ne constitue qu'un «dommage collatéral» par rapport au traitement d'un objectif principal, qui était son mari, le journaliste Henri d'Hellencourt. Mais, très vite, le personnage sort de l'ombre, malgré la pénurie relative de sources disponibles ou répertoriées, en particulier l'absence de correspondance familiale.

#### 1.1 Sources manuscrites

##### 1.1.1 Archives françaises

###### Archives départementales

Vienne: Registres de catholicité du diocèse de Poitiers, doyenné de Saint-Médard de Thouars, série J, dépôt 259, liasse 548, année 1882, sur le premier mariage de Louise Bellard.

Deux-Sèvres: Série U, Justice, Dossier 3U1, Bressuire, Registre des jugements civils, 19 février 1889, sur le divorce de Louise Bellard.

###### Archives municipales

Registres de l'état civil: Brie (Deux-Sèvres); Nueil-sur-Layon (Maine-et-Loire); Paris (Seine); Saint-Martin-de-Mâcon (Deux-Sèvres).

##### 1.1.2 Archives canadiennes

###### Archives nationales du Canada

Fonds Laurier, M.G. 26, G

Correspondance Wilfrid Laurier – Henri d'Hellencourt (1900-1919)

Correspondance Wilfrid Laurier – Louise d’Hellencourt  
(1905)

Fonds Sifton, M.G. 27 II D 15  
Correspondance Clifford Sifton – Joseph Prud’homme  
(1903)

Correspondance Clifford Sifton – T. A. Burrows (1904)

#### Archives provinciales du Manitoba

R.G.17 D 1, Gouvernement du Manitoba, ministère des  
Ressources naturelles, levés des fermes et des terres /  
ministère de l’Intérieur. Section des lettres patentes. Direction  
des terres fédérales.

Sur le *homestead* de d’Hellencourt à Sainte-Anne-des-  
Chênes (1/4 NW Section 16 – Township 28 – Range 8, à l’est du  
premier méridien).

#### Archives de l’Archevêché de Saint-Boniface

Fonds Taché, correspondance 1853-1894  
Fonds Langevin, correspondance 1894-1915.

## 1.2 Sources imprimées

*L’Écho de Manitoba / L’Écho du Manitoba*<sup>1</sup>, 1898-1905,  
hebdomadaire

Consulter la page féminine, en particulier la «Causerie»  
signée Louissette, 3 octobre 1901, 14 novembre 1901,  
5 décembre 1901, 30 janvier 1902 et 13 mars 1902.

## 2.0 Christine de La Salmonière

### 2.1 Sources manuscrites

#### 2.1.1 Archives françaises

##### Archives privées

Le cahier de souvenirs de Christine de La Salmonière  
constitue la source fondamentale. Il fut vraisemblablement  
rédigé vers 1902, à Nice, cinq ans après la mort de son  
premier-né Henri, le 28 novembre 1897. Ce document est  
conservé par la famille de La Salmonière. Christine prit sans  
doute des notes en tenant un journal au Manitoba, pour lutter  
contre la solitude et l’ennui. Elle cite des lettres à sa mère;

peut-être les rédigeait-elle en double, ou les a-t-elle récupérées en rentrant à Nice. À partir de ces matériaux, Christine a rédigé un manuscrit intitulé «En route pour Sainte-Rose-du-Lac», divisé en chapitres, dont chacun avait un titre. Ses lettres familiales ont disparu. Des photographies existent encore dans les albums de famille. Christine a pris elle-même des clichés à Sainte-Rose-du-Lac.

#### Archives municipales

Registres de l'état civil: Montreuil-Bellay, Sainte Gemmes d'Andigné (Maine-et-Loire); Nice (Alpes Maritimes); Thonon-les-Bains (Haute-Savoie).

#### 2.1.2 Archives canadiennes

##### Archives provinciales du Manitoba

Gouvernement du Manitoba, ministère des Ressources naturelles, levés des fermes et des terres.

Sur le *homestead* de Joseph de La Salmonière à Sainte-Rose-du-Lac, avec la dimension de la maison et de ses dépendances, la composition du troupeau et du matériel agricole, le nombre d'acres cassées et cultivées (1/4 NE *Section* 28 – *Township* 24 – *Range* 15, à l'ouest du premier méridien).

##### Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface

Fonds Langevin, 1894-1915

##### Archives paroissiales de Sainte-Rose-du-Lac

Actes de baptême d'Henri et d'Antoine de La Salmonière

#### 2.2 Sources imprimées

*Le Manitoba*, 1881-1925, hebdomadaire  
Articles sur Sainte-Rose-du-Lac

Christine de La Salmonière (1994) *Soupe maigre et tasse de thé*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1994, 366 p.

C'est la source essentielle, avec le manuscrit. Une arrière-petite-fille de Christine de La Salmonière, Élisabeth Chamontet, a tapé le manuscrit vers 1984. Son père ne l'avait jamais lu. Lors d'un voyage en Égypte, durant l'été 1992, la

famille Chamontet fait la connaissance d'un couple de Franco-Manitobains, Édouard et Thérèse Van Humbeck. Édouard est né à Sainte-Rose-du-Lac. Élisabeth Chamontet leur fait parvenir une copie du manuscrit. Passionnés par leur lecture, les Van Humbeck organisent alors une rencontre avec la famille Chamontet et la directrice des Éditions des Plaines, Annette Saint-Pierre, et c'est la publication du livre en septembre 1994, plus de quatre-vingt-dix ans après sa rédaction et cent ans après l'arrivée de Christine au Manitoba (Gimenez, 1994).

L'éditeur a changé le titre initial et supprimé les titres des trente chapitres. On peut aussi regretter l'absence de notes, de bibliographie et d'index.

Contenu des chapitres: 1. Mariage et voyage; 2. De New York à Winnipeg; 3. De Winnipeg à Sainte-Rose-du-Lac; 4. Les familles Naud et la maison vide; 5. L'installation; les voisins; 6. Les maringouins; 7. Déprime; 8. Feux de prairie; 9. Perdus dans la forêt; 10. Accident de Joseph; 11. Promenades et chasses d'été; 12. Présentation du Canada; 13. Flore et faune du Manitoba; 14. Canadiens français et Indiens; 15. Automne 1894 et manque d'argent; 16. L'arrivée du piano; 17. Naissance d'Henri et départ de Charles; 18. Premiers hivers: de Christine, de Joseph; 19. Hiver 1894-1895 et privations; 20. Été 1895: fête et misère; 21. Voyage à Neepawa; 22. Inondations de juillet-août 1895; 23. Nourrir les chevaux; 24. Lettre à sa mère, 11 décembre [1895]; 25. Noël 1895, hiver 1896; 26. Naissance d'Antoine; 27. Printemps 1896, problèmes d'argent; 28. Inondation; 29. Été 1896; 30. Départ (septembre 1896).

## **POURQUOI VENIR AU MANITOBA?**

### **1.0 Les origines des pionnières**

#### **1.1 La jeunesse agitée de Louise**

Louise Eugénie Bellard est née le 4 février 1867 à Nueil-sur-Layon (Maine-et-Loire), dans le sud de l'Anjou. Ses parents étaient des propriétaires terriens, sans doute assez aisés, car Louise fut «élevée avec un certain luxe». La famille Bellard s'était installée à Mayé, près de Thouars, lorsque le père de Louise mourut accidentellement. Louise n'avait que huit ans et sa mère se remaria trois ans plus tard.

Louise épousa le 17 avril 1882, à 15 ans, un propriétaire de 28 ans «à la tête d'une fortune immobilière», Louis Aimé Renard, du village de Brie, dans les Deux-Sèvres. Un seul fils naquit de cette union le 2 mars 1883. Le ménage donna vite des signes de fragilité. Renard aimait la tranquillité du village. Louise préférait les séjours en ville. Elle fréquentait souvent Poitiers. Elle allait seule au théâtre et prenait plaisir à contempler les revues militaires. Elle n'avait que 17 ans. Son mari vint à plusieurs reprises à Poitiers pour la ramener à Brie, mais la plupart du temps sans succès. Elle s'ennuyait à la campagne. Dotée d'une certaine instruction et d'une volonté affirmée d'indépendance, Louise souffrait de se voir confinée dans le rôle de maîtresse de maison villageoise.

Louise finit par se séparer de son mari et vint résider à Tours en mai 1888. Après six ans d'un mariage orageux, Renard demanda le divorce qui lui fut accordé aux torts de l'épouse par le tribunal de Bressuire le 19 février 1889. Mariée à 15 ans, mère à 16 ans, Louise divorçait donc à 22 ans. Elle rencontra à Tours un lieutenant de 27 ans, qui venait d'être admissible à l'École supérieure de guerre, Henri Lefebvre d'Hellencourt. Pour l'amour de Louise et malgré l'opposition véhémente de sa mère, le saint-cyrien présenta sa démission de l'armée de terre le 27 juin 1891 et déclara se retirer à Winnipeg au Canada (Pénisson, 1986).

## 1.2 La jeunesse studieuse de Christine

Angevaine elle aussi, Christine de Caqueray vit le jour le 25 décembre 1873 au château de La Salle, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), à une vingtaine de kilomètres de Nueil-sur-Layon (Charier, 1978). Elle était le quatrième enfant d'une famille qui en comptait huit. Son père, le vicomte Charles de Caqueray, était propriétaire terrien et maire de la commune. Fort généreux avec les pauvres, il était aussi essayiste à ses heures et on lui doit un traité politique, *De l'alliance entre la monarchie héréditaire et le suffrage universel dans l'avenir de la France*. La mère de Christine était aussi propriétaire et se nommait Marie Joséphine de Bourgevin de Vialart de Moligny. Sa grand-mère maternelle était anglaise et résidait à Nice.

Comme ses frères et sœurs, Christine reçut une éducation soignée, dispensée par ses gouvernantes française

et anglaise; Christine, qui avait d'ailleurs une tante à Florence, parlait couramment l'italien et l'anglais. «Beaucoup d'Anglaises [...] sont étonnées de m'entendre parler l'anglais si correctement, aussi les félicitations ne me manquent pas», écrit-elle dans *Soupe maigre et tasse de thé* (p. 38)<sup>2</sup>. Après le décès du père, le 25 décembre 1882, jour du neuvième anniversaire de Christine, madame de Caqueray se retira à Nice avec ses enfants et vendit le château de La Salle.

Christine fut parfaitement initiée à la vie mondaine, aux fêtes, aux voyages d'agrément (p. 12). Elle correspondait avec des membres de sa famille résidant à Londres, Paris ou Florence. «J'aurais dû naître Italienne ou Espagnole», écrira-t-elle plus tard au Manitoba (p. 142). Elle fit des études dans des pensions tenues par des religieuses. «Dans ma quinzième année [...] j'étais en Franche-Comté, dans un pensionnat de Dames Dominicaines» (p. 142). Elle prit des leçons de musique et jouait fort bien du piano, ce qui ne l'empêchait pas de manifester des dons de cavalière et de chasseresse (p. 72, 76, 140). Elle était devenue «la jeune Française, si fière de sa noble origine» (p. 45).

Pour la préparation au mariage, sa mère avait donné à Christine le conseil de ne songer qu'à son mari.

Sois prévenante pour lui, devinant ses moindres désirs avant qu'il ne les manifeste. Aie pour lui mille attentions charmantes, réjouis-toi avec lui de ses joies, mais surtout prends à cœur ses ennuis et ses peines. Qu'il sente qu'il a auprès de lui un autre lui-même [...] Évite bien toute discussion, cède toujours et souviens-toi que, par la douceur et les caresses, tu obtiendras tout [...] (La Salmonière, 1994, p. 88)

La réalité quotidienne est plus terre à terre: comment cuire un canard? «Je n'ai jamais fait la cuisine. Je sais bien battre un œuf à la coque ou sur le plat, faire aussi des confitures, et c'est toute ma science culinaire. Mais un canard?» (p. 92). Et comment gérer le budget du ménage?

[...] C'est vrai, je n'ai aucune idée de la valeur de l'argent [...] Jusqu'à maintenant, toutes mes dépenses se réduisaient à des bagatelles, musique, fleurs, rubans, colifichets, des riens, quoi! [...] (La Salmonière, 1994, p. 123)



Au total, Christine se présente comme «une jeune fille de bonne famille qui sort des Dominicaines» (p. 280).

## **2.0 Voyages de noces au Manitoba**

### **2.1 Le remariage discret de Louise**

Louise Bellard s'embarqua pour le Canada avec Henri d'Hellencourt. Les deux émigrants se marièrent dans la plus stricte intimité à Montréal, le 26 août 1891, devant un pasteur protestant. L'acte a été rédigé en anglais. Le mariage a été enregistré à l'agence consulaire de France à Montréal, le 4 septembre, puis au ministère des Affaires étrangères, le 16 janvier 1892, et à la mairie de Saint-Martin-de-Mâcon (Deux-Sèvres), où vivait la mère de Louise, le 18 janvier suivant.

La mère du lieutenant d'Hellencourt, très pieuse, avait vivement désapprouvé ce mariage avec une jeune femme divorcée. Elle avait réussi une première fois à faire revenir son fils sur sa démission d'officier. Mais Louise l'avait finalement emporté. Madame mère n'allait pas tarder à faire alerter le clergé catholique du Manitoba où son fils et Louise croyaient avoir trouvé refuge dans l'anonymat supposé de la Prairie. Cette personne, d'une rigueur toute janséniste, voulait arracher son fils à l'enfer.

### **2.2 La ténacité de Christine**

Pour Christine, au contraire, «les mariages [...] sont faits au Ciel» (p. 11). Ils n'en sont pas moins difficiles à obtenir. Toute jeune, Christine était tombée amoureuse de son cousin Joseph de La Salmonière. Passion partagée. Lorsque Christine eut 16 ans, les deux jeunes gens demandèrent à leur parents la permission de se marier. La réponse fut «un veto absolu» (p. 11), Christine et Joseph étant cousins germains par leurs mères. Les deux jeunes gens n'avaient pas de ressources financières. «Souvenez-vous, pauvres enfants, qu'on ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche» (p. 90), répétait la mère de Christine qui avait encore six enfants à établir.

En 1891, à 19 ans, Joseph fut expédié par sa famille au Manitoba – la Sibérie des Français – considéré comme une sorte de colonie de déportation pour les jeunes gens à problèmes de la noblesse. Frédéric de Caqueray, un frère aîné

de Christine, se trouvait déjà à Fannystelle (Manitoba), village fondé par des Français en 1889. Le chef d'entreprise qui embauchait Joseph et un groupe de jeunes Français n'avait aucun travail à leur donner à Winnipeg. Il finit par les conduire dans un village à peine fondé par les Métis à Sainte-Rose-du-Lac. Joseph s'installa sur une terre libre à l'automne 1891. Le premier hiver, passé dans une cabane avec un autre Français, fut terrible (p. 220-225). Joseph survécut grâce à l'aide d'une famille métisse, celle de Vital Neault. À la belle saison de 1892, Joseph travailla dans les fermes voisines. Il demanda l'inscription de son *homestead* au bureau des terres du Lac Dauphin le 23 juillet 1892<sup>3</sup>, mais sa demande ne fut enregistrée que le 26 juillet 1893. Il acheta des bœufs et des chevaux.

Pendant ce temps à Nice, Christine, comblée de fêtes et de voyages, refusait tous les prétendants que sa mère lui proposait. Vaincues, les familles cédèrent. Le chef de la famille de La Salmonière ayant été zouave pontifical, il fut possible d'obtenir une dispense du pape Léon XIII. Joseph reçut l'ordre de rentrer en France et le mariage avec Christine fut célébré à Nice le 12 février 1894. Restait à rejoindre le Manitoba. Pendant quatre ans

[...] Maman m'avait dit et redit, sur tous les tons, les épreuves qui m'attendaient en Amérique [...]  
 [...] non l'Amérique ne m'effrayait pas plus qu'un coin éloigné de la vieille Bretagne (La Salmonière, 1994, p. 18).

### 3.0 Ordre moral et solitude au Manitoba

#### 3.1 Louise au ban de Sainte-Anne-des-Chênes

Louise, qui avait alors 24 ans, arriva avec son mari vers la fin du mois d'octobre 1891 à Sainte-Anne-des-Chênes, à 35 kilomètres au sud-est de Winnipeg. C'était déjà un village de près de 1 000 habitants, avec une église, un couvent, trois écoles, des magasins, dont un poste de la *Hudson's Bay Company*. Mais le chemin de fer n'y passait pas avant 1898.

Le couple d'Hellencourt endura l'hiver «dans une espèce de cabane» sur un lot de terre loué. Ce fut son premier hiver manitobain (novembre, -9°C; décembre, -11,6°C; janvier, -21,8°C; février, -17,8°C; mars, -8,7°C). Le curé fondateur du

village, Raymond Giroux, note avec regret, dans une lettre à M<sup>gr</sup> Taché, que ce fils de bonne famille et sa femme ne viennent pas à l'église. Mais ils professent des sentiments chrétiens, écrit-il. Alors qu'ils ont recueilli un Français mourant, «ils ont beaucoup contribué à la conversion de ce pauvre malheureux [...] Madame d'Hellencourt, elle-même, devant moi a engagé ce pauvre malheureux endurci à se confesser»<sup>4</sup>.

Mais la tempête de mars 1892 allait se déchaîner. Le curé Giroux reçut la lettre d'un abbé français qui lui apprenait que d'Hellencourt avait épousé une femme divorcée. Interrogé par le prêtre, d'Hellencourt refusa poliment de se séparer de sa femme. Raymond Giroux écrivit aussitôt à M<sup>gr</sup> Taché pour lui demander quelle conduite tenir «envers ce couple adultère» dont le village ignorait l'union illégitime. «Certaines familles reçoivent Madame d'Hellencourt, qui ne la recevraient pas, si on savait ce qu'elle est»<sup>4</sup>. Bravade, ou effort désespéré pour sauver les apparences, le jour de Pâques 1892, Louise osa venir à la messe. «On voit qu'elle n'a pas conscience de sa position», écrit le curé Giroux<sup>5</sup>.

M<sup>gr</sup> Taché réagit alors avec vivacité et interdit l'entrée de l'église au jeune couple français, ce qui équivalait à mettre les d'Hellencourt au ban de la société canadienne-française<sup>6</sup>. Beaucoup de portes se fermèrent devant Louise et son mari. Ils quittèrent Sainte-Anne-des-Chênes pour Winnipeg à la fin de 1897, après six années de pauvreté et d'exclusion. «Ma femme ne veut entendre parler à aucun prix d'aller habiter Québec», écrivait d'Hellencourt à son ami Rodolphe Boudreau, le secrétaire de Wilfrid Laurier.

[...] Nous avons eu tant à souffrir ici, de ce que vous savez, qu'elle ne veut point s'exposer à voir recommencer à Québec la même histoire. Franchement, je n'ai pas le droit d'exiger d'elle qu'elle s'expose encore à souffrir ce long calvaire<sup>7</sup>.

Bref, le Manitoba n'était pas un pays de sauvages. L'ordre moral, reflet de l'esprit du temps, y régnait.

### **3.2 Christine et la vastitude de Sainte-Rose-du-Lac**

Après avoir traversé l'Atlantique du Havre à New York, Christine et Joseph arrivèrent par le train à Winnipeg vers le

27 avril 1894. L'accueil des habitants fut aimable (p. 37), mais quel curieux sermon le dimanche à Winnipeg: «on a parlé argent pendant une demi-heure. On exhortait les fidèles à payer la dîme [...] avec menace de dénoncer du haut de la chaire ceux qui s'y refuseraient» (p. 36). Et puis, c'est le voyage par chemin de fer jusqu'à Arden, terminus de la voie à 90 km de Sainte-Rose. Enfin, après deux jours pénibles de voiture à cheval par des pistes détrempées par la fonte des neiges, voici Sainte-Rose-du-Lac, ou plutôt quelques maisons dispersées à travers bois et prairies. Souper chez la famille métisse du patriarche Benjamin Neault. Et puis, c'est le choc: l'arrivée dans la maisonnette de Joseph; elle est vide, meublée en tout et pour tout de deux poêles, à 6 km de la famille la plus proche. Les meubles, bloqués par l'état des routes, n'ont pu suivre d'Arden à Sainte-Rose.

Christine a vingt ans; elle est enceinte; elle est épuisée par un mois de voyage.

Serez-vous étonné, cher lecteur, si je vous dis que j'ai été, les trois premiers jours, dans un profond désespoir? [...] J'avais beaucoup souffert en voyage, j'étais malade en arrivant, je n'avais pas de lit pour me reposer [...] Ne pouvant m'habituer à la nouvelle nourriture, je mangeais à peine pour ne pas mourir de faim [...] après avoir regardé, à mon premier lever, cette campagne déserte, cette maison isolée et vide, je n'étais plus maîtresse de mes nerfs [...]

[...]

[...] je m'éloigne un peu de la maison et je prête l'oreille à ce grand silence de la nature qui m'environne [...] Les arbres sont sans feuillage, et l'eau partout, l'eau du dégel, l'eau des inondations [...] (La Salmonière, 1994, p. 49-51)

Depuis l'automne 1892, la Rivière Tortue est devenue la paroisse de Sainte-Rose-du-Lac avec un prêtre permanent. Christine espère trouver des encouragements auprès du missionnaire, olat et français de surcroît. Originaire de l'Ardèche, le père Jules Decorby (1841-1916) est arrivé au Manitoba en 1867. «Joseph lui témoigne beaucoup d'amitié; les Sauvages et les Métis [...] l'adorent» (p. 66). Mais «il me déplait souverainement» (p. 66), note Christine, qui garde un mauvais souvenir de leur première rencontre. «C'est un petit homme pétri d'esprit [...] taquin comme il n'est pas permis de

l'être, moqueur par-dessus le marché et malin comme un singe» (p. 66). Christine, nostalgique, parle de sa chère France, le père réplique: «Hâ! [...] ces canailles de Français [...] sans religion, sans foi ni loi, qui viennent ici détraquer les indigènes [...]» (p. 66). Et comme Christine interloquée fait allusion à sa mère: «Votre mère, votre mère, réplique le père, mais elle est peut-être morte à cette heure. Si cela est, vous ne le saurez que dans un mois» (p. 68). Choquée, Christine préfère se retirer immédiatement, tandis que le père hausse les épaules en riant.

## QUE FAIRE POUR LE CANADA?

### 1.0 Louise: une femme engagée

#### 1.1 Une féministe

Par son statut de divorcée, Louise d'Hellencourt servait déjà de révélateur du conservatisme de la société canadienne en cette fin de siècle. Tout Français immigré était *a priori* suspect d'être, sinon un révolutionnaire en puissance, du moins un libre penseur agaçant. Alors que dire de ce «jupon divorcé», comme l'appelait le curé Giroux, qui avait entraîné au Manitoba «ce malheureux fils de bonne famille»<sup>8</sup>?

Lassé de la vie de fermier, Henri d'Hellencourt était devenu le rédacteur de l'hebdomadaire libéral qui venait d'être fondé à Winnipeg en janvier 1898, *L'Écho de Manitoba*. Louise profita de la situation de son mari pour s'exprimer dans les colonnes du journal. Elle participa à la page féminine de *L'Écho de Manitoba*, sous le pseudonyme transparent de Louissette. Dans une «causerie» du 30 janvier 1902, elle plaida vigoureusement en faveur de l'éducation féminine:

Par devant nous, et pour nous plaire, un certain nombre [d'hommes] poussent parfois la condescendance jusqu'à nous reconnaître le droit à une instruction solide; d'aucuns vont même jusqu'à nous louer de nos connaissances, mais, s'il faut vous dire ma pensée, j'ai bien peu de confiance en la sincérité de ceux-là même, et ainsi ne faut-il pas gratter longtemps l'homme pour retrouver le despote.

Ce sont d'affreux potentats, chez qui l'esprit de tyrannie, le sentiment de leur supériorité sur l'autre sexe poussent avec les premiers poils de leur moustache.

En fait tous tant qu'ils sont, et quels qu'ils soient, professent la même opinion: il suffit à la femme de savoir ravauder ses bas, torcher ses mioches, et réussir un fricot.

[...]

Eh bien! Ne leur en déplaise, messieurs du sexe fort commettent là une ridicule erreur.

La femme doit être instruite; elle doit l'être le plus complètement possible, suivant sa condition et ses moyens; et cela non point pour elle-même, mais dans l'intérêt même de la nation, de la race.

Je veux ignorer les raisons personnelles que nous avons de revendiquer ce droit, car ces raisons n'auraient que peu de chances de convaincre messieurs les hommes, mais ce que je veux leur prouver [...] c'est qu'il y va de leur propre intérêt à favoriser, à assurer l'éducation de la femme.

[...]

Tant vaut la famille, tant vaut la race [...] Tant vaut la femme, tant vaudra la famille. [La femme est la première éducatrice des enfants.]

Pour suffire à une telle responsabilité [...] n'est-il pas nécessaire que la mère de famille, la femme, soit armée d'une instruction solide, sérieuse et aussi étendue que possible?

La chose est trop évidente pour qu'il y ait lieu de la discuter<sup>9</sup>.

Louise d'Hellencourt, qui a été en butte aux critiques de la bonne société à Sainte-Anne-des-Chênes et à Winnipeg, règle ses comptes dans une causerie sur la médisance. Cette féministe sait se montrer critique, sinon lucide, à l'égard des femmes, en particulier

[...] des femmes chrétiennes, d'excellentes mères de familles, des épouses honorables [qui] ne peuvent se rencontrer et causer cinq minutes entre elles sans aussitôt verser dans la médisance [...] La cause du mal? Elle réside surtout, c'est triste à dire, dans l'insuffisance de culture intellectuelle<sup>10</sup>.

L'éducation féminine, en multipliant les centres d'intérêt pour ses bénéficiaires, limiterait donc les occasions de médisance et de calomnie.

## 2.2 Une rédactrice

La participation de Louise au journal se manifesta aussi par des tâches de rédactrice intérimaire. Henri d'Hellencourt s'absentait lors des campagnes électorales pour animer les

assemblées qui requéraient sa présence de tribun redouté; il devait aussi parfois se rendre à Ottawa rencontrer le premier ministre Laurier. Pendant ce temps, Louise assumait la direction de *L'Écho de Manitoba*, appuyée par des télégrammes précis de son mari. «Mr d'Hellencourt's wife [...] is in charge of the paper during her husband's absence», écrivait Joseph Prud'homme, l'organisateur du parti libéral à Winnipeg, au ministre de l'Intérieur Clifford Sifton, le 25 décembre 1903<sup>11</sup>. Une fois, elle refusa de soutenir Ernest Cyr, le candidat officiel du parti libéral dans la circonscription de Provencher, pour les élections fédérales de 1904. Son mari dut lui câbler d'Ottawa:

Follow exactly my instructions concerning Provencher convention [...] Rapport of convention should be entirely favourable to Cyr as advised in my letter of Saturday last [9 janvier 1904] as previously instructed don't accept any article or any suggestion from anybody to the contrary<sup>12</sup>.

Louise offrait en effet de parier avec les responsables de l'exécutif libéral provincial que Cyr serait défait. Elle claironnait auprès de tous ceux qui voulaient l'entendre que le ministre de l'Intérieur n'avait pas donné un dollar à *L'Écho de Manitoba*, qui était propriété personnelle de son mari. Prud'homme s'empressait de transmettre toutes ces informations à Sifton.

Mais Prud'homme n'hésitait pas non plus à orienter ses informations. Il prétendait que Louise choisissait les comptes rendus des conventions libérales en fonction de ses sympathies pour les correspondants locaux. C'est ainsi qu'elle aurait omis de publier *in extenso* le rapport de la réunion de Dauphin en janvier 1904. Fureur des libéraux de Sainte-Rose-du-Lac. Sifton, averti par Prud'homme, tança un d'Hellencourt fort surpris. Sifton expliquait à un ami, le député libéral de Dauphin, Burrows:

D'Hellencourt was himself away at the time. I think his wife was controlling what went into the paper. His wife was quarrelling with the Executive in Manitoba and I think not putting in anything of a political character<sup>13</sup>.

### 3.3 Louise d'Hellencourt et Wilfrid Laurier

Louise d'Hellencourt souffrait d'un véritable ostracisme au Manitoba. Elle cherchait toutes les occasions de fuir la

province. Elle avait accompagné son mari en mission d'immigration en France en 1901 (janvier-avril), puis elle était restée sans bouger de Winnipeg pendant deux ans jusqu'à leur séjour à Ottawa à la belle saison de 1903. Là, Wilfrid Laurier lui avait fait miroiter la possibilité d'un poste d'agent commercial à Paris pour son mari, s'ils patientaient encore deux ans dans l'Ouest. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur que Louise avait repris le chemin de Winnipeg. «Elle voit le Manitoba de moins en moins rose!», avoue d'Hellencourt à Boudreau<sup>14</sup>. Depuis novembre 1903, le rédacteur devait imprimer lui-même son journal. Ce surcroît de travail déplaisait fortement à madame d'Hellencourt, dont le mari se couchait à six heures du matin pour se relever à neuf heures. «Ma femme déclare qu'elle ignore si elle a un mari. Elle ne le voit plus! Cela ne la réconcilie guère avec le Manitoba!»<sup>15</sup>.

En mars 1905, Laurier offrit à d'Hellencourt une place de journaliste au *Soleil* de Québec. Le rédacteur aurait préféré Montréal. La ville de Québec lui paraissait trop conservatrice pour accepter sa situation conjugale. D'ailleurs, écrit-il à Boudreau, «ma femme ne veut entendre parler à aucun prix d'aller habiter Québec»<sup>16</sup>.

Laurier lui fit savoir que lui et sa femme ne souffriraient pas à Québec de l'exclusion qu'ils avaient endurée au Manitoba:

Le sénateur Choquette [propriétaire du *Soleil*], la famille Langelier, et de fait les meilleures familles de Québec sont heureux de vous recevoir dans leur cercle avec madame d'Hellencourt [...] La vie pour vous à Québec sera des plus agréables<sup>17</sup>.

Boudreau, comme ami personnel, joignait sa voix à celle de Laurier pour affirmer à d'Hellencourt «sa profonde conviction que dans les circonstances actuelles, madame d'Hellencourt serait heureuse d'habiter Québec»<sup>17</sup>.

Louise était d'un avis différent. Elle se rendit elle-même à Ottawa pour le faire savoir au premier ministre. Cette femme de nature contestataire venait de passer quatorze années difficiles au Manitoba, où elle avait connu la solitude et l'angoisse. Indépendante d'esprit, voire rebelle dans sa jeunesse, elle avait suivi son chemin hors des conventions sociales. Avec la maturité – elle avait maintenant 38 ans –, elle



était déterminée à forcer la chance une dernière fois. Elle voulait enfin trouver une situation stable dans l'anonymat d'une grande ville de l'Est. Elle savait que le premier ministre avait utilisé sans scrupules son mari pour assurer son influence au Manitoba français. Elle était maintenant bien décidée à demander à sir Wilfrid de payer la note.

À Ottawa, elle rencontra d'abord Rodolphe Boudreau, qui ne lui réserva pas un accueil chaleureux. Sans se démonter, elle lui écrivit:

Nous avons droit à nous attendre à être mieux traités de la part de sir Wilfrid car je puis dire en toute sincérité que pas un Canadien de l'Ouest n'aurait fait ce que mon mari a fait depuis 8 ans pour sir Wilfrid.

Si sir Wilfrid ne nous avait pas donné à entendre que mon mari pouvait espérer la position d'agent commercial à Paris, je n'aurais certainement jamais consenti à retourner dans l'Ouest il y a deux ans<sup>18</sup>.

Louise demanda une nouvelle entrevue à Boudreau qui tomba fort opportunément malade. Elle écrivit alors directement à Laurier le 2 juin 1905. Son mari, dit-elle, accepterait désormais d'aller travailler au *Soleil* de Québec avec un salaire annuel de 3 000 \$, le double de ce qu'il touchait à Winnipeg.

Je me permettrai de vous faire remarquer, poursuit-elle, que si mon mari est resté dans l'Ouest deux ans, c'est exclusivement sur votre demande et pour le seul profit du parti libéral, il était donc de toute justice de lui payer un salaire.

[...]

Vous devez comprendre sir Wilfrid que mon mari se trouvant dans une aussi mauvaise situation, la question d'intérêt primera toute autre question de sentiments pour moi, car c'est le seul moyen de tirer mon mari du mauvais pas dans lequel les libéraux l'ont mis<sup>19</sup>.

Finalement, Henri d'Hellencourt rejoignit la rédaction du *Temps* d'Ottawa, avant de devenir directeur politique du *Soleil*, le 1<sup>er</sup> juillet 1906. Éprouvée par son séjour au Manitoba, Louise tomba malade lors de l'hiver suivant. Laurier eut alors un bon geste: il octroya une subvention à d'Hellencourt pour qu'il puisse envoyer sa femme se reposer en France au cours de l'été 1907. Le premier ministre du Canada offrant des

vacances à une émigrante européenne, n'est-ce pas une contribution originale à l'histoire du Dominion<sup>20</sup>?

## 2.0 Christine: fermière ou femme de lettres?

### 1. L'écrivain

Sans la publication accidentelle de ses souvenirs conservés dans un cahier, l'aventure de Christine de La Salmonière au Manitoba n'aurait été connue que de ses descendants, dans le meilleur des cas. Elle est citée une fois dans le livre *Sainte-Rose-du-Lac* d'Anatole Théoret (1948); Donatien Frémont (1980), plus proluxe, lui consacre six lignes dans son ouvrage *Les Français dans l'Ouest canadien*, publié pour la première fois en 1959. Christine écrivait-elle pour elle-même, pour sa famille ou pour le grand public?

Le livre est dédié à ses enfants, Antoine et Geoffroy, et au souvenir du premier-né disparu, Henri. Il a pour but aussi de maintenir la mémoire de Christine dans sa famille: «Mes enfants chéris [...] souvenez-vous en lisant ce livre d'une mère qui a beaucoup aimé [...]» (p. 5), ou encore: «Je recueillerai précieusement dans mon journal tous ces chers souvenirs pour les transmettre à nos enfants» (p. 58).

Christine écrit sans doute aussi pour lutter contre l'ennui et la déprime qui la guettent dans la solitude oppressante du Manitoba.

De plus, Christine s'adresse une douzaine de fois directement au lecteur, un lecteur qui peut être le grand public tout autant qu'un membre de sa famille. «Pouvez-vous vous faire une idée d'une première nuit dans un hôtel, après huit jours de traversée?» (p. 20); «Vous qui me lisez [...] pouvez-vous comprendre mes grandes fatigues, après un si long parcours?» (p. 33); «Serez-vous étonné, cher lecteur, si je vous dis que j'ai été, les trois premiers jours, dans un profond désespoir?» (p. 49); «moi, je suis bien embarrassée devant ce canard [...] Oh! n'allez pas vous moquer de moi, cher lecteur» (p. 92); «Un feu de prairie! Mais savez-vous bien ce que c'est?» (p. 99); «vous savez déjà, cher lecteur, ce que j'attends» (p. 145); «je crois utile de [...] donner au lecteur qui ne connaîtrait pas le pays [...] quelques renseignements [...]» (p. 147); «lisez-moi et vous serez peut-être convaincu» (p. 173);

«Mais direz-vous, on s'expose à de gros risques?» (p. 194); «Oh! charmante lectrice, ne fronchez point votre joli nez de dégoût» (p. 235); «Oh! non, ami lecteur, ne riez pas trop de moi» (p. 280); «Ô mère qui me lisez» (p. 335); «Ne puissiez-vous jamais, ô mères heureuses, boire l'amertume de ce calice de fiel» (p. 336).

## 2.2 Fermière, mère de famille et paroissienne

Comme l'héroïne dans *La forêt* de Georges Bugnet (1984), Christine éprouva d'abord la peur en arrivant sur les bords de la rivière Tortue. Comme elle, vaincue par la nature hostile, elle finit par quitter le Nouveau Monde. Et pourtant, Christine semblait s'être adaptée à sa vie de fermière.

[...] J'ai triomphé de la première impression, ressentie à mon arrivée, la plus dure de toutes, l'impression de terreur dont j'ai été saisie devant ces solitudes immenses, devant cet avenir inconnu [...] (La Salmonière, 1994, p. 124)

Elle découvre et décrit en même temps la vie de fermière. «Nous avons acheté cinq vaches avec leurs veaux. Nous avons trois juments et un cheval, des porcs et des poules. J'allais omettre quatre gros bœufs pour le labour» (p. 72). Lorsque son mari s'absente pour les travaux des champs, Christine doit nourrir les animaux. Elle y consacre le chapitre 23, sur un mode quasi épique et humoristique à la fois.

Le cœur battant bien fort, je me rends à l'écurie où se trouvent Jenny, Belle et Margot [...] Quel train d'enfer là-dedans! Tout cela piaffe, hennit, meurt de faim. Comment oser les affronter, moi qui ai toujours eu une frayeur affreuse des chevaux et des bêtes à cornes? [...] (La Salmonière, 1994, p. 273-274)

Christine est plus à l'aise à la chasse. «Je vais souvent les [Charles et Joseph] rejoindre et les suis, le fusil en bandoulière. La chasse m'amuse et le gibier ne manque pas» (p. 72). «[...] je tire mes quinze cartouches, et j'abats treize poules de prairie» (p. 140).

La naissance des enfants n'est pas la moindre contribution d'une pionnière européenne au développement du Canada. Henri est né le 24 novembre 1894. «Et avec tout

cela, ni médecin, ni pharmacien, ni sage-femme» (p. 204). «[...] dans toute la paroisse on m'avait condamnée d'avance, tant j'avais été malade les cinq derniers mois» (p. 205). Christine a été assistée par sa voisine Isabelle Naud [Neault]; mariée à quinze ans, cette Métisse avait eu seize enfants.

[...] Elle n'était pas sage-femme [...] pour rendre service, elle quitte tout et se rend aussitôt, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, partout où on l'appelle, et elle ne veut jamais rien accepter sinon un simple merci (La Salmonière, 1994, p. 205).

Un mois et demi avant la naissance de son second fils, Antoine, Christine très souffrante doit garder la chambre.

Trente-quatre jours aujourd'hui que je suis sur le Calvaire. On ne s'entretient que de moi dans toute la paroisse [...] on me croit perdue. Mon Dieu! mourir ici à vingt-deux ans [...] (La Salmonière, 1994, p. 316).

Le bébé naquit le 2 avril 1896, et Christine se rétablit peu à peu, avec l'aide de ses amies métisses.

Une de nos voisines, Clémence [Neault], la femme d'Alfred Normand, n'a cessé de m'entourer de ses soins pendant plus d'un mois [...] Je me plais ici à reconnaître le dévouement dont j'ai toujours été l'objet de la part de plusieurs femmes métisses, qui ont compris combien je me sentais isolée loin de ma mère [...] (La Salmonière, 1994, p. 318)

Christine, qui a des talents de musicienne et qui a fait venir son piano de Nice jusqu'au fond du Manitoba, participe aux fêtes paroissiales. Le 4 juin 1895, elle joue du piano et chante «aux applaudissements frénétiques des Métis français et anglais, au grand ahurissement des Sauvages venus très nombreux [...]» (p. 240). Elle joue de l'harmonium pour la messe de minuit de 1895 (p. 97), pour un concert organisé à l'été 1896 par le nouveau curé de la paroisse, le père Eugène Lecoq.

[...] Il s'est montré pour nous, comme pour tous ses paroissiens, un ami fidèle et dévoué. Il nous a engagés à retourner en France, à cause de ma santé et, en attendant, il s'est mis à notre disposition, pour tout ce qui pourrait nous être utile [...] (La Salmonière, 1994, p. 287)

Originaire du Mans, le père Lecoq fit des démarches à Winnipeg pour obtenir la patente du *homestead* de Joseph de La Salmonière, pour trouver une nouvelle bonne pour Christine, enfin pour fournir un fermier à Joseph et à Christine avant leur départ pour la France.

### 2.3 Une vision du Manitoba

Après l'impression pénible de l'arrivée à la fonte des neiges, Christine trouve le pays «joli, gai, frais, vert» (p. 135).

Notre jolie coulée qui passe à quelques pas au-dessous de notre maison n'est pas du tout dépourvue de charmes. Elle me plaît beaucoup [...] Couverte de nénuphars et bordée de joncs, elle s'en va en zigzags capricieux serpenter à travers bois ou au milieu des prairies [...] (La Salmonière, 1994, p. 136)

Certes, elle consacre de nombreuses pages à la description des rigueurs de l'hiver ou des attaques massives de maringouins. Mais elle excelle encore à dépeindre un ouragan aussi soudain que violent et bref:

[...] pas un souffle dans l'air, pas une feuille d'arbre agitée. Mais au loin, des rugissements sourds qui deviennent de plus en plus puissants [...] C'est le vent qui arrive, qui se change bientôt en rafale, en tempête, en ouragan. Alors les arbres sont violemment secoués, les branches pliées, tordues, arrachées, emportées au loin. La petite coulée, tout à l'heure si calme, si paisible, bouillonne, se gonfle, se soulève, clapote furieusement. Dans le ciel bleu, courent à toute vitesse d'immenses nuages blancs, pourchassés, dirait-on, par d'énormes nuages noirs. Le vent fait rage [...] (La Salmonière, 1994, p. 184-185)

Dès son premier été, Christine fait connaissance avec les feux de prairie. Elle aperçoit

[...] Là-bas au large une nappe de feu que le vent pousse vers nous, avec la vitesse d'un cheval emballé, répandant des tourbillons de fumée, lançant vers le ciel des milliers d'étincelles, dévorant tout sur son passage (La Salmonière, 1994, p. 99).

[...] Les hommes ont passé la moitié de la nuit à combattre le feu et sont venus chez nous prendre un peu de repos [...] Un soir, du haut de l'étable, nous avons pu compter

vingt-trois feux et deux jours après, soixante et onze [...] (La Salmonière, 1994, p. 102)

Pires que les feux étaient les inondations, comme celle de juillet 1895 ou encore la grande inondation d'avril-mai 1896.

Il pleut. Il pleut à torrent et sans répit depuis plusieurs semaines. L'eau du lac et les deux coulées débordées menacent de ne faire bientôt qu'un. Dès le début de l'inondation, la terre n'étant pas suffisamment dégelée ne peut absorber les eaux et aujourd'hui les prairies présentent à la vue le spectacle d'un immense lac (La Salmonière, 1994, p. 329).

Christine note dans son journal, presque jour par jour, l'inexorable montée des eaux.

25 avril: [...] nous avons constaté une hausse de 17 centimètres.

30 avril: [...] Plusieurs ayant leur maison bâtie dans les bas-fonds ont dû les abandonner [...]

5 mai: Depuis quatre jours l'eau monte de sept pouces toutes les vingt-quatre heures [...]

7 mai: [...] j'engage Joseph à construire un radeau capable de soutenir tout notre mobilier [...] Jusqu'à maintenant, l'église est à l'abri et nous aussi.

8 mai: L'eau continue à monter [...]

Notre cave est inondée; les pommes de terre y pourrissent. La farine manque [...] Les bêtes, ne trouvant plus de foin, ont gagné les hauteurs [...]

11 mai: Je suis très effrayée [...] J'insiste auprès de mon mari, afin qu'il mette au plus vite la main au radeau. Il a toujours le temps [...] Il se persuade toujours que la hausse est arrivée à son maximum. Moi, je n'y crois pas, car un vieux Sauvage m'a dit être passé en pirogue dans sa jeunesse, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Sainte-Rose.

13 mai: Le lac a débordé et l'eau s'étend sur toutes les prairies environnantes [...]

15 mai: Encore deux jours d'écoulés et l'eau continue à monter [...]

18 mai: Aujourd'hui l'eau est stationnaire. Faut-il espérer? [...]

24 mai: Dieu soit béni! L'eau a baissé. Nous respirons enfin. L'oppression que nous avons sur nos poitrines a disparu. Les fronts sont plus joyeux et les moustiques commencent à nous caresser (La Salmonière, 1994, p. 330-333).

Christine décrit aussi de façon très vivante les groupes ethniques dont elle fait la connaissance.

Les Canadiens français [...] sont naturellement grands et biens proportionnés, d'une grande agilité et d'un tempérament vigoureux. Ils jouissent d'une robuste santé et résistent à toutes sortes de fatigues [...]

Les femmes canadiennes ne le cèdent en rien aux hommes. Elles brillent par la souplesse de leur esprit et leur ingéniosité. Aussi, leur sont-elles supérieures dans bien des cas [...]

Les Canadiens ont conservé avec un soin très jaloux la langue, les mœurs, les usages et la religion de leur ancienne mère-patrie [...] (La Salmonière, 1994, p. 170)

L'on sait déjà combien Christine a apprécié l'aide que lui ont fournie les Métis: «J'aime bien les Métis, ce sont de braves gens. Je commence à m'habituer à leur langage, je les comprends même très bien» (p. 144). Christine a eu également plusieurs contacts avec les Amérindiens.

La plupart préfèrent encore la vie aventureuse de la prairie et des bois et ne vivent que de chasse et de pêche; ils sont par caractère doux et pacifiques, mais susceptibles et vindicatifs à l'occasion [...]

[...] ils naissent tous avec un immense amour de la liberté et un grand penchant pour la superstition [...]

[...] Pendant mon séjour parmi eux, je n'ai jamais eu à m'en plaindre [...] je les ai reçus chez moi, et même à ma table [...] (La Salmonière, 1994, p. 172-174)

Christine brosse ainsi le portrait de l'Indien Morissot:

[...] J'aime à le voir aller et venir. Sa démarche légère, onduleuse, est plus perfectionnée que celle des gens de sa race car on dirait qu'il ne touche pas terre. C'est un coureur émérite qui n'a pas son égal. Vrai type sauvage, il porte les cheveux longs [...] (La Salmonière, 1994, p. 121)

Et les Canadiens anglais? Globalement, Christine ne les estime pas beaucoup. Mais les individus qu'elle rencontre lui paraissent dans l'ensemble serviables et sympathiques, comme monsieur Ross, le juge de paix de Lac Dauphin, et sa femme (p. 115-116). «Cette dame d'origine anglaise est, tout comme son mari, charmante et aimable. C'est l'exception, ici. J'ignore s'il en est ainsi dans le reste du Canada, aussi je retiens mon jugement» (p. 290-291). Plus tard, un Anglais qui

faisait affaire avec Joseph offrit spontanément de se porter caution pour la famille de La Salmonière face à un fermier français qui réclamait les gages de ses enfants. «Voilà un bon cœur qui me réconcilie avec les Anglais. J'ai été fort touchée de son intervention», note Christine (p. 324).

Au total, quel jugement porte Christine sur le Canada? Fut-elle influencée par son milieu familial ou par son expérience? L'opinion de sa mère était fortement négative. Celle de ses frères n'était guère plus encourageante. Pour Frédéric, installé à Fannystelle, c'est «un pays de chien» auquel Christine ne s'habitua jamais (p. 37). Charles «trouve le climat trop dur et la vie trop difficile. Il dit sans cesse qu'il faut être des crève-faim pour se fixer en pareil lieu» (p. 57-58). Christine constate que les jeunes nobles français qui aiment l'agriculture

[...] croient trouver au Canada le pays de leur rêve, le pays où l'on vit de peu et où l'on gagne beaucoup [...] Et un beau matin, ils prennent la mer, pleins d'espoir. Mais une fois débarqués, quel désenchantement! [...] (La Salmonière, 1994, p. 258)

Et, cependant, le Manitoba apprivoise peu à peu Christine, qui se découvre une mentalité de pionnière. «[Q]ui sait si ce désert ne deviendra pas un jour une ville florissante? Nous aurons alors l'honneur de compter parmi les fondateurs de Sainte-Rose [...]» (p. 64). On a la fierté de son aventure et au cours de l'hiver 1894-1895, Christine écrit:

[...] Ce n'est plus un désert inhabité, c'est un commencement de village qui veut s'élancer dans la voie du progrès. Une belle église va s'élever, des maisons confortables se construisent, des pétitions circulent déjà pour obtenir la construction d'une école et l'érection d'un presbytère [...] (La Salmonière, 1994, p. 219)

À l'été de 1895, elle avoue:

Que le Canada a son charme! Je n'hésite pas à croire que je m'y plaindrais beaucoup si nous étions logés à meilleure enseigne. Nous jetons les premières assises d'une ville, nous sommes venus planter notre tente à plus de cent milles d'aucune voie ferrée et, ma foi, nous en supportons les conséquences. Mais malgré tout, je m'y fais [...] (La Salmonière, 1994, p. 268)



[...] J'admire ce peuple de travailleurs qui se passionnent d'autant plus à leur œuvre qu'ils rencontrent de plus grandes difficultés [...] (La Salmonière, 1994, p. 342)

[...] Et puis, je n'ai pu vivre ici pendant trois ans, sans aimer ce pays de liberté et ses habitants si hospitaliers [...] (La Salmonière, 1994, p. 362)

De plus, Christine se rend compte que son «mari a été créé pour ce pays [...] Il en coûte beaucoup à Joseph de se séparer de son entreprise» (p. 313). Pourtant, la santé de Christine impose son retour en France sur les conseils à la fois de sa mère et du père Lecoq. «[P]our moi, ne pas partir, c'est mourir» (p. 325), avoue Christine au printemps si pénible pour elle de 1896. «Tout est donc fini. Nous allons dire adieu à ce pays si hospitalier, au moment où il nous *aurait procuré le bien-être* [fin août 1896]» (p. 364).

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, les insuffisances de la documentation existante ou retrouvée se manifestent clairement. La correspondance familiale n'a pas pu être consultée. Elle a bien souvent disparu un siècle après les événements. Cependant les sources utilisées permettent de tirer de l'oubli, pour quelques minutes, ces pionnières qui ont marqué à leur façon modeste l'histoire du Canada. Louise d'Hellencourt apparaît souvent à travers le regard des autres, et ce regard n'est pas bienveillant. Christine de La Salmonière a sculpté sa propre statue, parfois sans complaisance, mais toujours avec sympathie, émotion et une légère ironie. Les personnages sont donc fortement tributaires des sources partielles utilisées par l'historien, qui, lui-même, a sa propre vision du Manitoba et ses propres lacunes.

Louise d'Hellencourt avait une réputation sulfureuse. On l'accusait d'avoir entraîné un lieutenant français dans une province canadienne où il avait révélé son talent de journaliste engagé. Louise a vaillamment secondé son mari à la ferme puis au journal, mais son statut matrimonial a empêché d'Hellencourt de se présenter à la députation comme Laurier le lui conseillait. C'est aussi pour sauver sa femme des médisances et des intrigues locales que d'Hellencourt a fini par rejoindre Québec, puis Montréal.

Christine de La Salmonière offre au contraire l'image positive de l'épouse chrétienne bien intégrée à la vie paroissiale. Certes, elle n'a pas pu s'adapter au Manitoba où elle a été oubliée pendant un siècle. Mais elle est redevenue une figure de proue de la colonisation francophone de l'Ouest par la grâce de son autobiographie enfin retrouvée par la piété des siens. Toutes les descendantes des pionnières y reconnaîtront une parcelle de leur *saga* familiale. «Peut-être aussi, comme l'écrit Annette Saint-Pierre, enviera-t-on Christine d'avoir été immortalisée dans l'histoire du Manitoba» (quatrième de couverture).

#### NOTES

1. *L'Écho du Manitoba*, hebdomadaire publié à Winnipeg du 27 janvier 1898 au 20 juillet 1905, avec une interruption entre le 14 mars et le 4 juillet 1901. [Note: Du 27 janvier 1898 au 19 novembre 1903, il a été publié sous le nom *L'Écho de Manitoba*]
2. Lorsqu'il n'y a que la pagination, la citation est tirée du récit *Soupe maigre et tasse de thé* (La Salmonière, 1994).
3. 1/4 NE Section 28 – Township 24 – Range 15, à l'ouest du premier méridien.
4. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface (AASB), Fonds Taché, correspondance 1853-1894, lettre de Raymond Giroux à M<sup>gr</sup> Taché, 24 mars 1892.
5. AASB, Fonds Taché, correspondance 1853-1894, lettre de Raymond Giroux à M<sup>gr</sup> Taché, 1<sup>er</sup> mai 1892.
6. AASB, Fonds Langevin, 21 mars 1911.
7. Archives nationales du Canada (ANC), Fonds Laurier, lettre de Henri d'Hellencourt à Rodolphe Boudreau, 31 mars 1905.
8. AASB, Fonds Langevin, 27 décembre 1899, 21 mars 1911.
9. «Causerie», *L'Écho de Manitoba*, 30 janvier 1902.
10. «Causerie», *L'Écho de Manitoba*, 13 mars 1902.
11. ANC, Fonds Sifton, C555, Prud'homme à Sifton, 25 décembre 1903.
12. ANC, Fonds Sifton, C563, Ottawa, janvier 1904.
13. ANC, Fonds Sifton, C433, Sifton à Burrows, 9 mars 1904.
14. ANC, Fonds Laurier, 27 octobre 1903.

15. ANC, Fonds Laurier, 27 novembre 1903.
16. ANC, Fonds Laurier, 31 mars 1905.
17. ANC, Fonds Laurier, 6 avril 1905.
18. ANC, Fonds Laurier, s.d. [29 mai 1905].
19. ANC, Fonds Laurier, 2 juin 1905.
20. ANC, Fonds Laurier, 28 mars 1907, d'Hellencourt à Laurier; *Paris-Canada*, 15 juin 1907, p. 2.

## BIBLIOGRAPHIE

- BUGNET, Georges (1984) *La forêt*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 239 p.
- CHARIER, Camille (1978) *Montreuil-Bellay à travers les âges*, Marseille, Laffitte Reprints, 544 p.
- FRÉMONT, Donatien (1980) *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 198 p.
- GIMENEZ, Laurent (1994) «L'histoire d'un miracle», *La Liberté*, vol. 82, n° 27, p. 11.
- LA SALMONIÈRE, Christine de (1994) *Soupe maigre et tasse de thé*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 366 p.
- PÉNISSON, Bernard (1986) *Henri d'Hellencourt: un journaliste français au Manitoba (1898-1905)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 294 p.
- THÉORET, Anatole (1948) *Sainte-Rose-du-Lac*, Winnipeg, Gerald C. Murray, 137 p.